

L'insondable pays de la création *Ivre de femmes et de peinture. Im Kwon-Taek*

Jacques Kermabon

Numéro 112-113, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24553ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (2002). Compte rendu de [L'insondable pays de la création / *Ivre de femmes et de peinture*. Im Kwon-Taek]. *24 images*, (112-113), 34–34.

L'insondable pays de la création

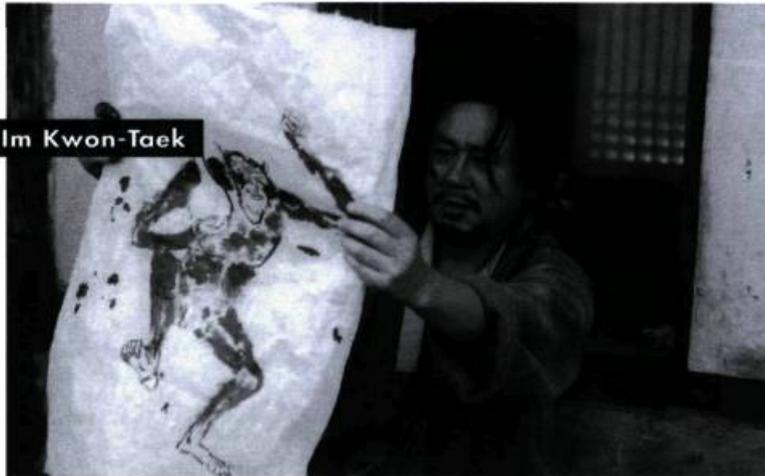
PAR JACQUES KERMABON

IVRE DE FEMMES ET DE PEINTURE ■ Im Kwon-Taek

Dans l'ignorance où nous nous trouvons de l'histoire de la Corée, de celle de sa peinture tout autant que de celle de l'œuvre de Im Kwon-Taek — nous avons vu cinq des plus de quatre-vingt-dix films qu'il a réalisés —, c'est un miracle que cette biographie d'un peintre du XIX^e siècle (Ohwon, 1843-1897) arrive à nous captiver. Le point de vue adopté pour raconter le destin de ce peintre, pourtant emporté dans les soubresauts d'une civilisation lointaine, fait de celui-ci le véritable contemporain de Van Gogh, un artiste moderne.

Ivre de femmes et de peinture met en scène un artiste buveur et priapique, qui traverse plusieurs changements de pouvoir politique sans jamais courber l'échine devant aucun d'eux. Peindre, boire, faire l'amour éclairent trois lignes de conduite de son existence, chacune se nourrissant des autres, s'excluant l'une l'autre. Le talent visuel et l'énergie que déploie Im Kwon-Taek dans son film pourraient laisser croire qu'il tente d'égaliser la dimension plastique du peintre. L'argument ne tiendrait qu'à condition de faire fi d'un paradoxe: pour retracer le destin de cet homme entièrement dévoué à son art, frôlant à plusieurs reprises la clochardisation, le cinéaste a bénéficié des moyens d'une grosse production, ce dont témoignent la richesse des décors et l'ampleur du casting. Ainsi, il a plutôt préféré se servir de son expérience et de sa notoriété pour mettre en valeur l'écrin dans lequel faire revivre ce moment décisif de l'histoire de la Corée.

Sans mentionner en détail les nombreux protagonistes et les rapports de force qui les unissent, nous percevons combien, à la fin du XIX^e siècle, en particulier du fait de l'invasion japonaise, le pouvoir en Corée change de mains à plusieurs reprises en quelques années. Nous comprenons aussi combien, par exemple, les peintres de la cour appartiennent à une caste fermée. Ohwon, d'origine roturière, ne peut prétendre à aucun poste officiel. Im Kwon-Taek restitue ainsi la violence des luttes d'influences, l'arrogance, les privilèges, l'arbitraire d'une société qui peu à peu se fis-



sure, ce qui, finalement, ouvre des brèches par lesquelles Ohwon va pénétrer sans le chercher vraiment. L'admiration que lui vouent le peuple, qui découvre ses peintures dans de modestes échoppes, les femmes qui partagent sa couche, les autres peintres et les hommes de pouvoir qui tentent de se l'annexer, l'artiste ne la doit qu'à son talent.

L'essentiel de son existence semble en effet converger vers l'exercice de son art. Im Kwon-Taek se garde de donner un point de vue sur le comportement social du peintre, dont les rapports avec les pouvoirs (autorités administratives, peintres officiels) soulignent l'indifférence à toute soumission. Dans dans une rue commerçante, alors que, dans un bel ensemble, tous se prosternent devant un prince qui passe, le peintre reste debout sans que l'on sache ce qui dans ce geste tient de la provocation, de l'inconscience ou de la fierté. Il ne doit son salut qu'à sa réputation... d'artiste.

Sa vie privée est tumultueuse. Là encore, le réalisateur ne tranche pas. Quelle est la part de jeu dans le spectacle que Ohwon donne de ses débordements? Serait-ce une manière haute en couleur de maintenir les autres à distance? Rien n'explique ses sautes d'humeur, rien ne justifie ses attachements subits, ses disparitions tout aussi soudaines. Il peut quitter une femme qui l'aime, revenir plusieurs mois après les bras chargés de cadeaux et briser ceux-ci de colère en découvrant que, sans nouvelles de lui, la femme est maintenant dans les bras d'un autre.

Im Kwon-Taek orchestre ainsi en parallèle la fresque historique et le destin privé, mais sans que cela n'interfère vraiment dans

ce qui est au cœur du film: la création artistique comme mystère. Il fait ressortir combien Ohwon sacrifie tout à l'exercice de son art, cette brûlante nécessité qui l'habite, flambée créatrice qui le traverse même à son insu comme une puissance parfois démoniaque; il se réveille un jour devant d'étranges dessins peints la nuit sans qu'il se souvienne de les avoir réalisés. Il ne semble sensible ni à la valeur marchande de son œuvre, ni aux commentaires qu'elle suscite. On l'admire, on cherche à comprendre cette façon qu'il a de restituer avec autant de justesse la réalité qu'il peint. Lui poursuit sans relâche une obscure quête dont il ne dit rien. Adulé, semblant avoir atteint le sommet de son art, il pourrait être riche. Il arrête de peindre, se réfugie dans l'alcool. Quand il reprend le pinceau, il part dans une autre direction, qui le dérouta lui-même.

«La surprise d'un tableau ou d'une période à l'autre est normale chez moi, c'est comme si les choses faites passaient dans le brouillard une fois qu'elles ne sont plus là. Mais tout cela, qui sait, n'est-ce peut-être qu'un rêve idiot? Mais cela ne fait rien, je garderai l'inconnue du lendemain jusqu'à ma mort, tant que ça ira», disait Nicolas de Staël à Jacques Dubourg, en décembre 1954. ■

IVRE DE FEMMES ET DE PEINTURE

République de Corée 2002. Ré.: Im Kwon-Taek. Scé.: Im Kwon-Taek et Kim Young-Oak. Ph.: Jung Il-Sung. Int.: Choi Min-Sik, Ahn Sung-Ki, You Ho-Jeong, Kim Yeo-Jin, Son Ye-Jin. 117 minutes. Couleur.